

**DERACINEMENT ET VIE  
RELIGIEUSE : ITALIENS,  
ESPAGNOLS ET TZIGANES DANS  
LE MIDI DE LA FRANCE DEPUIS  
1830**

**par Gérard CHOLVY**

Bien avant toute enquête systématique, les représentants des Eglises ont souligné avec inquiétude les dangers du déracinement pour le maintien des traditions religieuses : "le déraciné, par le seul fait d'être arraché à son milieu, à ses habitudes, à sa parenté, perd sa pratique religieuse. On l'a observé pour le Breton qui s'éloigne de la Bretagne, pour les Italiens, pour les Espagnols qui viennent travailler en France. Praticants chez eux, ils ne le sont pas au loin" (1). Ce texte a le mérite de dire à partir de quel critère fut le plus souvent apprécié l'éloignement vis à vis des Eglises, "la pratique religieuse". Il évoque aussi l'origine géographique du migrant sans établir de distinctions formelles entre les migrations à l'intérieur d'un même Etat et les migrations en provenance d'un autre ensemble national. Il affirme sans nuance que les déracinés sont "pratiquants chez eux". Il nous invite à une analyse rétrospective qui bornera ses ambitions à un aspect des migrations de masse de l'époque contemporaine : celles des Italiens et des Espagnols, ainsi que des Tziganes venus dans le Midi de la France depuis 1830 : cent ans après "nulle région ne donne comme la région méditerranéenne la vision directe du remplacement à la base, voire de la substitution des immigrés à la population française" (2). Reprenant le critère de la "pratique religieuse" nous nous attacherons à faire le point des connaissances en la matière dans les années 1960. Il conviendra ensuite de discerner tout à la fois l'origine géographique exacte -non plus l'Etat mais la "région culturelle" (3) des migrants et les motivations du départ. Première piste qui débouche sur l'esquisse d'une étude du contenu de la vie religieuse faisant sa part à "un au-delà de la pratique". Restera à ouvrir le dossier de l'acculturation au milieu et des répercussions qu'ont pu avoir sur la vie religieuse des migrants les conditions de vie et l'accueil qui leur fut réservé (4).

### **Des étrangers qui ne pratiquent pas**

Le Midi de la France, et tout spécialement le littoral de Menton à Cerbères, a connu à partir du XIXe siècle un tel apport de populations étrangères qu'on ne peut en ignorer les possibles répercussions dans le domaine des mentalités : en 1931, de Nice à Perpignan, les seuls départements du littoral comptent plus de 641.000 étrangers. Marseille comptait déjà plus de 16.000 Italiens en 1851, Nice plus de 24.000 en 1891, la Corse 17.300 la même année. Italiens et Espagnols ont largement dominé cette immigration jusqu'au milieu du XXe siècle, les premiers plus nombreux à l'est du Rhône, les seconds à l'ouest par une sorte de prolongement des migrations provinciales et saisonnières qui ignoraient Alpes ou Pyrénées. En 1960 encore dans une communauté fortement solidaire comme celle des gitans, on appelle "Catalans" les gitans venant de Catalogne ou des Pyrénées Orientales, "Espagnols" ceux qui viennent du sud de l'Espagne (5). Aux grosses colonies italiennes de Provence (en 1926 110.700 dans les Bouches-du-Rhône, 47.200 dans le Var) et des Alpes-Maritimes (104.000) font contraste les colonies espagnoles de l'Hérault (43.100), de l'Aude (25.600) et des Pyrénées Orientales (28-600), le département du Gard ayant deux groupes à peu près équilibrés (8.300 Italiens, 9.400 Espagnols). Il convient de noter toutefois que les Bouches-du-Rhône comptent déjà 21.300 Espagnols et que le sud-ouest -le Gers principalement- attire des Italiens depuis la fin de la Première guerre mondiale. D'indiquer aussi que, d'une façon générale, l'immigration espagnole est plus récente -remontant rarement en deçà de la fin du XIXe siècle (6)- et qu'elle progresse au détriment de l'immigration italienne : en 1931 dans l'Hérault la colonie espagnole (51.400 membres) est dix fois plus importante que la colonie italienne (5.150 membres), laquelle ne représente plus que 7,2 % du total des étrangers du département contre 32,6 % en 1901 (7).

Sur le comportement religieux des migrants, les enquêtes de pratique dominicale des années 1950-65 apportent des éléments d'ensemble convergents : c'est parmi les étrangers que l'assistance à la messe est la plus faible.

Diocèse de Nice	Taux brut de messes	15 %
	Etrangers	10,8 % soit 5570 sur 51380
Diocèses d'Aix et Marseille (1962)	Taux net de messes, français ou naturalisés	11,5 %
	Etrangers	4,9 % soit 7283 sur 147951
Diocèse de Montpellier (1962)	Taux brut de messes, français ou naturalisés	19 %
	Etrangers	6,8 % soit 2710 sur 40033

Faible pratique qu'accompagne un important dimorphisme sexuel :

	Sexe masculin	Sexe féminin
Nice	5,8	15,3
Marseille et Aix	2,7	7,1
Montpellier	3,6	10,6
Perpignan	0,5	4,3

Dans l'Hérault les actifs Espagnols adultes du sexe masculin ont un taux de pratique infime qui varie selon les professions entre 0,6 et 2,5% (8).

Cette situation n'est pas nouvelle. Aussi loin que l'on puisse remonter les témoignages convergent des lors que les groupements d'Italiens ou d'Espagnols constituent de fortes minorités. En 1861, la paroisse Saint-Louis de Marseille "a subi depuis quelques années des changements bien notables...Aujourd'hui elle compte une majorité d'ouvriers travaillant dans des usines, ce qui nous donne une population flottante composée d'étrangers... vivant sans pratique religieuse et dans le désordre". Au faubourg de la Cabucelle qui compte 42,5 % de population italienne, les délais de baptême sont les plus longs (9). A Saint-Louis de Sete, en 1389, "les Italiens, les Espagnols... forment presque la moitié de la population et ne favorisent guère les pratiques religieuses" (10). Les enquêtes réalisées dans le diocèse de Montpellier entre 1907 et 1914 permettent de recenser une quinzaine de notations concernant les Espagnols. Ton général : ils ne pratiquent pas. Il y a parmi eux, et quelquefois seulement chez eux, des enfants non baptisés. Leur assistance à la messe est nulle, car "en règle générale les Espagnols ne tiennent aucun compte du dimanche" (Assignat!, 1914). A Laurens (Biterrois) en 1928, aux impies de la paroisse, s'ajoutent "3 à 400 Espagnols presque tous sans religion". Aux mines de Graissessac il y a "beaucoup d'indifférence religieuse, surtout parmi les ouvriers espagnols et italiens qui ne séjournent pas longtemps" (1907) : en 1946 la "pratique est quasi nulle parmi les adultes masculins d'origine espagnole...de vrais prolétaires sans aucun fond religieux" A quelques nuances près il doit être possible d'appliquer à toute l'immigration de l'entre-deux-guerres en milieu rural ce jugement du curé de Bessan (basse vallée de l'Hérault) en 1921 : "nous avons dans le Biterrois de fortes colonies espagnoles qui échappent presque totalement à l'action du prêtre. Ils font baptiser leurs enfants, se marient à l'église et font enterrer religieusement leurs morts, mais ne fréquentent guère les cérémonies

religieuses" (11). En 1954, à Marseille, R. Charpin relève l'existence d'une relation entre le déracinement et une moindre fréquence du mariage religieux (12).

Si l'esquisse est assurément exacte en ses grandes lignes, il convient cependant d'en préciser les contours en prenant en considération le lieu et le milieu d'origine des migrants et les motivations du départ.

### **D'où viennent-ils ? Pourquoi viennent-ils ?**

Le 7 août 1909 Mgr Turinaz, évêque de Nancy, faisait part au cardinal de Milan de quelques observations concernant les Italiens dans son diocèse : "les ouvriers des familles qui viennent du Piémont, de la Haute-Italie ont généralement des principes religieux... Ceux qui viennent d'autres parties de l'Italie, en particulier des Romagnes, font profession d'incrédulité et d'impiété" (13). Un demi-siècle après au terme d'une enquête approfondie, A.M. Faidutti-Rudolph conclut de même : Vénitiens et Bergamasques sont les plus fidèles, les gens de l'Apennin sont beaucoup plus indifférents, les Méridionaux plus superstitieux, ce qui introduit une troisième nuance concernant le Mezzo-giorno. Connaître la région d'origine paraît donc essentiel, même si le déracinement provoque l'abandon de la pratique dominicale chez le plus grand nombre. Eclairante est ici la carte des messalisants adultes par diocèse établie dans les années 1950-60 par le chanoine Boulard pour toute l'Europe occidentale (14). Une zone de dépression part de la moitié sud du Portugal, englobe l'ensemble des provinces méridionales et orientales de l'Espagne (15), traverse le littoral méditerranéen français -laissant à l'écart le môle pratiquant du sud-sud-est du Massif Central- de Perpignan à Nice, s'étend ensuite à la majeure partie de l'Italie centrale et méridionale, incluant la Sardaigne et la Sicile (16) : un ensemble de diocèses comptant moins de 30 % des messalisants. Il est important de noter que le gros de l'immigration espagnole dans le Midi méditerranéen était originaire de ces régions (17). A l'inverse, le nord du Portugal, une partie de la Castille, les provinces nord-ouest de l'Espagne, le Piémont, la Lombardie (sauf Milan) et la Vénétie ont alors un taux de messalisants adultes souvent majoritaire (18). Dans l'aire déprimée c'est avec les paroisses ouvrières que s'imposeraient les comparaisons. Quand cela est possible, il est facile de constater que les différences entre les comportements de l'ouvrier en Italie ou en Espagne et celui des migrants en France tendent à s'effacer (19).

On objectera qu'insister trop sur le pays d'origine c'est minimiser les motivations du départ, s'il est vrai qu'il "existe, au moins à certains moments, dans les groupes nationaux" une partie de la population qui est déjà à demi-détaché du corps social par la misère, le manque d'emploi... les immigrants abordant avec humilité dans la terre étrangère, comme dépouillés déjà de leur statut ancien, matière sans forme toute disposée à entrer dans de nouveaux cadres" (20).

Emigration économique : "Giulio a dit : Puisque je fais le grand sacrifice de m'expatrier, autant avoir quelque ambition. Je suis d'avis de devenir métayer" fait dire à son frère Cesare Zaneti, fils d'un ouvrier agricole de Vénétie chargé de neuf enfants (21). Guy Hermet dans son enquête distingue deux autres motifs d'émigration : personnel et politique. C'est assurément le motif économique qui fut prépondérant, sans exclure qu'il ait été parfois plus ou moins associé aux autres : "Deseo de vivir mejor", "je désire mieux vivre", telle est la réponse la plus courante. Ces immigrés se recrutent parmi les moins instruits - un tiers environ d'illettrés en 1926 (22). Hais absence d'instruction ne signifie pas absence de culture, et, de ce point de vue, il n'existait pas un abîme entre la culture populaire en Provence ou Languedoc d'une part, en Italie et en Espagne de l'autre. De là sûrement une part de l'intérêt

longtemps limité porte à la scolarisation en français. Quant à la scolarisation en italien ou en espagnol, elle intéresse moins encore, la plupart des parents ne parlant que le dialecte de leur région d'origine. On ignore largement le contenu de la formation religieuse transmise par le clergé. A propos des Italiens du nord, G. Mauco a pourtant noté qu'ils étaient "peu lettrés mais très religieux" et qu'ils avaient "en général la morale de leur religion". Dès lors cependant Italiens et Espagnols "font ce que les Français ne feraient pas". (23). Conditions d'habitat, de travail sont loin de favoriser, dans un premier temps, l'intégration aux traditions du lieu d'implantation. D'autant que de fréquents déplacements caractérisent les débuts. Mobilité extrême qui accentue le déracinement en le perpétuant comme l'a très justement souligné E. Tetnirae dans son étude des Espagnols dans le sud-est de la France. En milieu rural il faut aussi mentionner un isolement relatif du travailleur ou de la famille dans une campagne ou un hameau éloigné du centre du village.

Cet isolement est-il un facteur défavorable à la pratique religieuse ? Tout dépend du degré d'intériorisation de la religion dans le groupe. On sait que d'une façon générale les régions de plaine du littoral méditerranéen français sont porteuses d'une tradition d'anticléricalisme masculin bien antérieure à l'arrivée des migrants. D'anticléricalisme, donc d'abstention -masculine- aux offices. Dès lors l'isolement du migrant ou la ségrégation en communautés vivant repliées sur elles-mêmes, peut constituer au contraire un facteur favorable à la pratique. On n'oubliera pas, de ce point de vue, que jusqu'à Vatican II, la messe est partout dite en latin, que le Credo" les chants latins des vêpres se chantent de la même façon -à l'intonation près- à Bergame ou à Blanquefort (Gers). Écoutons Cesare Zaneti : "Je crois bien que leur plus grand étonnement ils l'ont eu quand ils nous ont vus, les dimanches, aller à la messe et aux vêpres et chanter avec toute la voix que nous avons dans la gorge. Eux, le dimanche, ils le passaient au café... Seuls les femmes et les enfants fréquentaient l'église". Qui ne sait aussi que le catholicisme étant l'une des composantes essentielles de leur culture nationale, les communautés polonaises établies dans les bassins miniers -et vivant en cités ouvrières- témoignent d'un attachement visible 2. La religion. Ici, le conformisme dominant joue en faveur de l'Eglise (24).

Par contre, les conditions de travail -de façon quasi générale- n'ont pas favorisé la pratique religieuse. Ceci est vrai non seulement pour le prolétaire de la grande industrie (25), mais encore pour l'ouvrier agricole (26). Ce dernier ne peut espérer s'élever dans l'échelle sociale que par un labeur acharné lequel implique le travail du dimanche et le travail à forfait : "leur unique souci est de gagner de l'argent sans respect du dimanche" écrivent plusieurs curés de l'Hérault. C'est ce jour là que le propriétaire prête le cheval (27). Très tôt en effet en Bas-Languedoc les ouvriers agricoles ont réussi à imposer la journée de travail de 6 ou 7 heures ; mais les étrangers en font une autre, pour eux, sur le lopin de terre qu'ils ne tardent pas à acquérir. Si les conditions de travail constituent indéniablement un obstacle à la vie religieuse, il semble cependant que l'immigration politique ait constitué un obstacle plus grand encore. On pense ici bien entendu aux socialistes ou anarchistes italiens et espagnols (28). C'est cependant une erreur fréquente que de limiter l'anticléricalisme virulent de certains Espagnols aux seuls réfugiés de la Guerre d'Espagne (29). Pour les immigrants économiques il faut enfin noter le rôle non négligeable joué dans les vingt dernières années par la J.O.C. et la J.O.C.F. dans la préparation en Espagne des jeunes gens -surtout des filles- se proposant de venir travailler en France (30).

## Esquisse d'une étude du contenu de la vie religieuse des migrants en France

En 1908, au Congrès diocésain d'Aurillac dans un rapport sur l'émigration cantalienne, le chanoine Trioullier décrit le "fléau" de l'immigration vers Paris -"presque tous les enterrements civils de nos paroisses accusent un émigré"-et considère comme 'moins nocives" les migrations saisonnières en Espagne -au point de vue religieux, notre Auvergnat est comme partout ailleurs très travailleur et très oublieux de ses devoirs chrétiens. Mais... au retour au pays, il s'améliore généralement"- . On a cependant observé "qu'il retient de l'Espagne le côté extérieur des principes religieux et délaisse facilement la solidité des principes de la foi chrétienne" (31). Une religion de façade, d'apparat, toute en démonstrations extérieures", voilà bien l'accusation tant de fois reprise qui déprécie le catholicisme des Italiens et des Espagnols au début du XXe siècle, comme sous la plume d'un Taine, elle dépréciait... le catholicisme des méridionaux quelques cinquante années auparavant (32). "Ils adorent la Sainte Vierge et attribuent à son intervention immédiate tous les événements heureux de leur existence" affirme l'auteur anonyme de la très sérieuse Monographie agricole du département de l'Hérault, lequel consacre ces seules lignes à la vie religieuse des ouvriers agricoles espagnols (33). C'est du moins percevoir un au-delà de la pratique -ici en amont- que le clergé veut bien souvent ignorer.

Pour les prêtres français du premier XXe siècle, la pratique religieuse -messe, pâques, fréquentation des sacrements- est le test essentiel de la christianisation. De fait, elle est le signe d'une adhésion au moins extérieure à l'Eglise et permet de mesurer l'influence du prêtre. Or celle-ci paraît le plus souvent faible ou nulle dans l'immigration latine. On peut étendre aux Espagnols ce qu'écrit G. Mauco, "les prêtres italiens sont loin d'avoir une influence comparable à celle du clergé polonais" (34). Catalans, Italiens de l'Emilie-Romagne, sont souvent très anticléricaux, que cette hostilité aux clercs s'enracine dans une tradition fort ancienne ou qu'elle puise de nouveaux arguments dans la collusion entre Eglise et franquisme par exemple. C'est souvent "le bruit de l'argent autour de l'autel" qui est dénoncé, "les fabuleux trésors de l'Eglise d'Espagne", les classes pour les mariages et les obsèques, les chaises à payer... G. Mauco ajoutait : "la plupart des Italiens ne gardent des pratiques religieuses que les manifestations extérieures lors des grands événements, baptême, mariage et mort". Il semble en effet et ceci varie bien évidemment en fonction de l'origine géographique des migrants- que l'érosion de la pratique ne soit pas immédiate. L'enquête de Guy Hermet montre que l'assistance à la messe chaque dimanche est le fait de 42 % des immigrés espagnols comptant jusqu'à cinq ans de séjour ; de 6 % seulement pour ceux dont le séjour est supérieur à six ans. Comme on peut supposer qu'entre temps une certaine amélioration des conditions de vie s'est produite, il faut bien attribuer cette évolution -entre autres causes- à l'influence exercée par l'insertion dans des communes où l'ouvrier français pratique peu lui-même. D'où l'importance de la région d'accueil. Les enquêtes de pratique dominicale révèlent une co-variation des taux de pratique des étrangers et des Français, décelée aussi bien au niveau de la microrégion qu'au niveau socioprofessionnel. L'étranger, qui se situe toujours en dessous -l'écart est moins grand s'il s'agit d'une femme- subit de toute évidence la contagion du milieu environnant (35). Ce que confirment des observations ponctuelles : dans tel village de la garrigue nord montpelliéraine où se survit la chrétienté, l'enfant d'immigré, "porté qu'il est par le milieu, va au catéchisme et à la messe". Les enfants de quatre foyers musulmans suivent les activités de la Croisade eucharistique et les parents assistent à la réunion des familles (36). A l'inverse, à Graissessac en 1931, la moitié des fils de mineurs étrangers ne sont pas catéchisés. Il est vrai que dans la pratique, catéchèse et scolarisation, vont alors largement de pair. A Toulon, en 1912, "les parents (italiens) envoient

un peu plus volontiers leurs enfants au catéchisme qu'à l'école" même si c'est "peut-être à cause des petits vêtements qui sont donnés chaque année aux plus assidus" (37).

Si la religion éclairée, soutenue par la pratique régulière, est souvent absente, si la présence d'un nombre important d'étrangers contribue à l'affaiblissement des divers taux de pratique (38) -au moins jusqu'aux années 1960- il est par contre indéniable que les immigrés ont contribué au maintien, voire au réveil de diverses formes de religiosité, dans la mouvance de la piété ultramontaine. Les colporteurs italiens sont connus en France dès le milieu du XIXe siècle comme vendeurs de chapelets, images pieuses et statuettes (39). Dans les intérieurs des immigrés, les images de piété abondent. Nombre d'Italiens demeurent attachés à la bénédiction de leur maison durant le temps pascal. Le culte mariai est en honneur, sous ses formes les plus diverses : Lourdes bien sûr, la chapelle Notre-Dame de la Salette à Sète -avec ses ex-voto (4e)-, Notre-Dame del Pilar dont le culte est établi dans plusieurs paroisses où les immigrés espagnols sont nombreux... Le culte des saints subit l'influence des immigrés : c'est très net pour saint Roch beaucoup plus populaire en Italie, voire en Espagne, que dans la contrée qui le vit naître (Montpellier) -de nombreuses barques de pêcheurs sont placées sous sa protection-, pour saint Côme et saint Damien (41), sainte Rita (42)... Les pèlerinages sont également en honneur et l'on pense au mysticisme des gitans : "Ils n'ont aucune instruction religieuse, ils ne connaissent pas l'essentiel du dogme, de la morale et des sacrements. L'incarnation, la rédemption, la pénitence, l'eucharistie, le péché... ils ne savent rien de tout cela ou si peu. Et rien non plus de l'amour universel prêché par Notre Seigneur. Et pourtant, ils sont religieux. Ils prient Dieu, la Sainte Vierge, ils prient sainte Sarah. Qui les voit à genoux dans l'église ou à la procession du Saint Sacrement peut saisir facilement leur âme religieuse à travers les gestes de dévotion. Mais quelle est leur foi ? Celle de l'Ancien Testament" conclut l'auteur d'un rapport sur "La situation religieuse des gitans" (43). A Laghet a lieu le pèlerinage annuel des gitans des Alpes-Maritimes. Mais c'est aux Saintes Maries de la mer qu'ils vivent le plus grand rassemblement autour de leur patronne, Sarah la noire, servante des saintes Madeleine et Jacobée (44).

Cette ignorance religieuse liée aux aspirations mystiques explique, pour partie, l'attrait exercé par certaines sectes proposant des communautés chaudes et fraternelles. Ce sont les Pentecôtistes et les Témoins de Jéhovah qui ont fait le plus grand nombre de prosélytes. Les premiers commencent à obtenir la conversion de tziganes en 1950 à la suite d'une guérison. En 1955, à Montpellier, en 1957 à Toulouse, furent organisés de grands rassemblements de roulottes. L'année suivante, le "Commando de la délivrance" passe à l'action à Valence et, peu après, le mouvement gagne toute la Provence et Nice. Des pasteurs tziganes animent un culte très vivant, "on compte les conversions par familles entières". Culte qui satisfait la soif de merveilleux, le besoin de s'épancher et de s'exprimer. Le converti doit renoncer au tabac et à la boisson ; la scolarisation de ses enfants est encouragée pour la lecture de la Bible (45). Si les Adventistes ont également obtenu quelques résultats parmi les immigrés, il semble par contre que le culte "trop intellectuel" des Eglises réformées ait exercé un moindre attrait et que les conversions aient été assez rares (46). L'immigration massive d'ouvriers agricoles des pays latins a eu aussi pour conséquence une diminution très sensible de la proportion des protestants dans le Gard, l'Ardèche ou la Drome" les seuls cantons relativement préservés étant ceux dont l'activité économique n'a cessé de décliner.

Comme l'écrit le sociologue Serge Bonnet "le milieu le plus déshérité, le moins pratiquant, n'est pas condamné à être toujours et partout le moins croyant, le plus conformiste ou le plus superstitieux" (47). On sait peu de choses -autant dire rien- de la religion personnelle et familiale. Nul doute cependant que la prière ait mieux résisté que l'assistance à

la messe (48). De même la croyance en Dieu (48). On connaît un peu mieux par contre l'existence de minorités ferventes au sein des diasporas italiennes et espagnoles : vocations de militants d'Action catholique, vocations sacerdotales ou religieuses. Relevant l'opinion courante qui fait porter aux étrangers la responsabilité de la déchristianisation, A.M. Faidutti-Rudolph note que Vénitiens et Bergamasques "se trouvent parfois à la base de la renaissance de paroisses françaises" -voir l'exemple de Blanquefort rapporte par Jean Anglade- et que, "parmi les militants catholiques ruraux, la part des Italiens est plus importante que ne le ferait croire leur importance". Dans telle paroisse du Biterrois, les seules vocations depuis 1802 sont d'origine espagnole (un prêtre et trois religieuses) (50). A Clermont-1'Hérault en 1932, le seul vrai militant A.C.J.F. est un ouvrier espagnol de vingt ans qui sent déjà la nécessité de la J.O.C. Ce mouvement a en effet exercé une action militante au sein de la diaspora (51) : au début de 1966 la branche espagnole de la J.O.C. comptait 95 équipes en France et de 6 à 700 membres (52).

### **L'acculturation au milieu**

Dans l'échelle des salaires comme dans celle du prestige social, les travailleurs migrants se trouvent au plus bas, "strate inférieure de la classe ouvrière" (53). Traitant des conditions d'accueil des Espagnols à Marseille vers 1930, Ludovic Naudeau écrit qu'ils "rétrogradent jusqu'au sauvage" (54) et G. Mauco montre Italiens et Espagnols remplissant les taudis des villes et les vieilles maisons des villages, "dans la plupart des villes du littoral" de la Côte d'Azur (55). Il montre aussi cependant combien rapide est l'adaptation dans les années 1930 avec la francisation d'une grande partie des immigrants et le rôle joué par les nombreux français de souche italienne. Il faudrait nous semble-t-il insister davantage ici sur l'acculturation par le patois qui rendit plus rapide encore une intégration souhaitée par la plupart des migrants jusqu'aux années 1950. A propos des réfugiés carlistes établis à Lodève (Hérault) depuis 1840, le sous-préfet écrit qu'après "six ans (sic) de résidence non interrompue", "je dois le dire, tous ces réfugiés sans exception sont plutôt des Français que des étrangers tant ils sont en quelque sorte attachés à notre sol et fondus avec nos mœurs" (56). La médiation des cultures languedocienne et provençale noua paraît essentielle : "le provençal sert de trait d'union à la campagne". Il aide "tous les émigrants en général à passer du dialecte d'origine au parler français... On chercherait en vain (à la seconde génération) une trace d'origine étrangère chez ces chefs de famille, même dans la langue ; ils ne parlent plus que le français et le provençal -même dans l'accent, exactement conforme à l'accent toulonnais"- (57). A Olonzac (Minervois), en 1927, "presque tous les Espagnols comprennent le français, un grand nombre le parlent, ils parlent presque tous le patois". Précisons même que l'importance de l'immigration a contribué à freiner la francisation dans le Languedoc, et, plus encore dans le Roussillon.

On ne peut cependant dire que les conditions d'accueil aient été si faciles. Très tôt en effet -à quelques exceptions près (58)- la venue de travailleurs étrangers a été ressentie comme une concurrence aux ouvriers du pays. Viennent s'ajouter également à ce facteur de méfiance les jugements très contrastés portés sur l'immigration politique (59) ; témoin ce rapport d'une responsable de la Ligue féminine d'Action catholique en 1949, dans l'Hérault : il y est question de "ce mélange de races, cette population flottante qu'amènent les guerres, ces indésirables de certains pays qui font souche parmi nous et qui jettent une grande perturbation dans la morale, les croyances, les manifestations pieuses que notre vraie population française gardait intactes (sic) depuis de longues générations". Etat d'esprit majoritaire au milieu du XXe siècle, selon les enquêtes menées dans les départements du sud-ouest (60).



Dans les années 1880-90, il semble bien qu'il ait existé un consensus assez large dans le refus de l'immigration économique ; nul doute qu'il n'ait été accru, comme en 1848 (61), par les difficultés économiques du moment : à Jules Guesde stigmatisant dans *Le Cri du Peuple* -le 26 août 1886 "l'invasion"..., le "travail repris en France même à nos nationaux" par "les Sarrazins" ou les "Kroumirs", briseurs de grèves, fait écho tel article de *Semaine religieuse* sur "l'envahissement de l'ouvrier étranger" (62). A la chasse à l'Italien à Marseille en 1881, répondent les incidents d'Aigues-Mortes en 1893. Mais la fin du siècle voit l'entrée en masse des ouvriers italiens dans les syndicats français, puis, avec une périodisation plus complexe, des ouvriers agricoles, lors des grèves viticoles du début du XXe siècle (63). Des lors, eu égard aux positions respectives du socialisme et du syndicalisme révolutionnaire d'une part, des milieux dirigeants du catholicisme d'autre part, l'intégration des travailleurs immigrés se fait souvent dans un climat d'hostilité à l'Eglise (64). A Toulon à la veille de la Grande guerre, M. Serre a noté la bonne intelligence qui règne entre ouvrier" français et italiens, tous affiliés à la C.G.T.. Les Italiens "constituent les troupes compactes, toujours les dernières à abandonner la lutte". L'influence de municipalités radicales ou socialistes ainsi que de l'enseignement laïque -qui scolarise la grande majorité des enfants d'immigrés-, est certainement à prendre en compte (65). La situation n'a guère évolué au milieu du XXe siècle. La C.F.T.C. ne compte, par exemple, qu'un petit nombre d'adhérents étrangers. Les progrès du communisme, là surtout où les concentrations ouvrières sont fortes, contribuent à détourner les hommes -sinon les femmes avec les sections de l'Union des femmes Françaises- de l'orbite paroissiale (66), "Le lieu de leur rencontre avec les Français est le communisme" (Bédarieux, 1952). Mais à partir de ces mêmes années, les migrants économiques refusent pour la plupart de s'affilier à un syndicat et passent à nouveau pour "des jaunes" (Guy Hermet).

A la différence de ce qui se produisit pour les Polonais, l'Eglise d'Italie et plus encore l'Eglise d'Espagne ont ignoré pendant longtemps le problème de l'immigration en France. Bien des prêtres voyaient dans la migration -la mente observation peut être faite en France- une fuite voire un délit. Ils souhaitaient avant tout protéger leur troupeau de l'influence de ces "pestiférés", ces "mauvais Espagnols", cette "racaille" (67). G. Mauco a noté que les "prêtres italiens" étaient moins influents que les Polonais (68). Dans l'Hérault le premier prêtre espagnol est appelé à Béziers en 1913 à l'initiative de l'un des curés de la ville. Il ne semble pas en effet que les évêques français aient été amenés à agir de concert (69). Des prêtres ont sans nul doute agi de leur propre chef (70). C'est surtout à partir de 1915 que l'on vit les efforts se multiplier : prédications spéciales, appel à des prêtres italiens ou espagnols, création de foyers permanents. Quand l'immigration devint massive, on vit même des curés accompagner les partants (71). Du côté du pays d'origine, il faudrait mieux connaître les efforts entrepris par l'Opéra Bonomelli ou l'Association San Rafael d'aide aux émigrants espagnols (72) dont une section est fondée à Béziers en 1925 après "la magnifique mission prêchée par le R.P. Maria d'" Bolos". Le cardinal Segura vint dans le Midi en 1928 et 1929, présidant les exercices de diverses missions (73). De 1930 à 1950 l'action des Eglises fut toutefois entravée par les implications politiques de l'engagement des Eglises tant en Italie qu'en Espagne. A nouveau les initiatives individuelles ont donc dominé (74). Dans les séminaires français, des cours d'italien et d'espagnol furent organisés (75).

Au lendemain de la Seconde guerre mondiale, c'est surtout la mentalité des prêtres français et des militants d'Action catholique qui évolue. Ils cherchent à démêler les responsabilités sociales des catholiques face à l'immigration. Des février 1944, à Toulouse, l'abbé Lagarde avait fondé un mensuel *El trabajador espanol* qui se proposait d'aider tous les réfugiés sans distinction. En mars la Gestapo assaille l'aumônerie, tua ou déporta ses dirigeants. En 1948, Mgr Duperray, évêque-coadjuteur de Montpellier, fut le premier évêque

français à créer une aumônerie diocésaine pour les Espagnols, quatre ans après la constitution pontificale *Exsul Familia* (76). Organisme qui remplaçait les anciennes missions étrangères, plus ou moins subventionnées par les gouvernements, l'aumônerie recevra un bien meilleur accueil des migrants (77). En 1958 fut ordonné un prêtre, pour la Mission ouvrière Saint Pierre et Saint Paul du père Loew à Marseille, un ancien jociste, ouvrier chez Fouga (78). En 1965 ce sont quelques 25 prêtres qui ont en charge exclusivement les Espagnols dans le Midi de la France. L'instruction pontificale "*De pastorali migratorum cura*" (1969) confie aux Conférences épiscopales le soin d'organiser l'action pastorale auprès des migrants : des sessions régionales sont organisées (Avignon, 1969, le Roucas-Blanc 1970) (79).

"La paroisse tend de plus en plus vers la déchristianisation, la cause première est la présence de 176 Espagnols communistes", note un curé du Bas-Languedoc en 1947. Depuis cette date une analyse plus approfondie des conséquences de l'immigration a permis de nuancer un jugement aussi abrupt. L'immigration étrangère, cause principale de la déchristianisation dans le Midi ? Cette assertion était souvent soutenue au milieu du siècle. Elle partait d'un constat : le recul de la pratique religieuse là où existaient de forts rassemblements d'immigrés. En réalité l'éloignement de la pratique et l'hostilité à l'Eglise étaient presque toujours bien antérieurs à l'arrivée des étrangers (80). L'assimilation de ces derniers s'est faite le plus souvent dans un contexte socio-culturel d'hostilité masculine par rapport à l'Eglise.

Peut-on dire que l'immigration a été pour les Italiens et les Espagnols un facteur de désaffection religieuse ? Dans une certaine mesure, oui. Mais parler de "détachement", c'est postuler la fidélité dans le pays d'origine. Or nos immigrés -au moins jusque dans les années 1950- viennent en majorité des régions les moins pratiquantes de leur pays (81). De plus, en 1956, "les hommes surtout, n'hésitent pas à dire qu'ils assistaient aux offices religieux en Espagne uniquement pour ne pas donner prise à des commentaires susceptibles de les desservir" (82). L'installation en France est donc ressentie, de ce point de vue, comme une libération.

Une double impression se dégage. Tout d'abord l'immigration n'est pas la seule ni la principale cause du détachement religieux des autochtones. Elle est cependant cause partielle, en ce sens que par son importance numérique, elle a accru le caractère massif de ce détachement dans les grandes villes, les centres industriels et miniers, une partie des zones rurales, la région viticole en particulier, alors qu'ailleurs elle a pu rompre l'unanimité pré-existante : Piémont montagnard, garrigues, zones de montagne. Seconde impression : l'immigration n'est ni la seule, ni la principale cause du détachement religieux de la grande majorité des immigrés, puisque déjà ils étaient peu fidèles dans leur propre pays. Elle est cause partielle cependant, surtout pour ceux qui pratiquaient chez eux, car elle a détruit certaines coutumes comme du reste tout déracinement. Elle a permis aussi chez un petit nombre une prise de conscience des dimensions d'un christianisme qui gravite moins autour du clocher. Une mentalité plus délibérément tournée vers un monde à transformer, et ceci rapproche les croyants d'autres militants étrangers à leur foi.

## NOTES

(1) Chanoine COUGET, L'évangélisation à Paris et les associations provinciales in Le Correspondant, 25 décembre 1912.

(2) G- MAUCO, Les étrangers en France, Paris, 1932, p.315. L'auteur évoque le littoral de Menton à la Provence.

(3) Cf. F. BOULARD et J. REMY, Pratique religieuse urbaine et régions culturel les, Paris, 1968, 213 p. + cartes.

(4) Notre essai est tributaire de sources disparates au nombre desquelles l'apport des historiens est limité. Jean-Charles BONNET a pu parler à ce sujet de "décennies de relative indifférence" -L'immigration dans la France contemporaine. Travaux récents et directions de recherches. Cahiers d'histoire, t.XIX, 2, 1974, p. 153-160-. Sur les quelques 1500 références bibliographiques recensées par H. PAPYLE, une trentaine à peine concernent des travaux historiques -Les travailleurs étrangers en France : essai d'une bibliographie en langue française in Hommes et migrations, n° 120, 1973, p.196-. Et J.C. Bonnet de souligner que l'historien "est beaucoup plus démuné lorsqu'il s'agit d'appréhender la vie religieuse, l'activité politique ou le degré d'assimilation des étrangers, toutes questions maintes fois résolues par des généralités, voire des banalités". Les travaux d'E. Témime et des chercheurs travaillant sous sa direction dans le cadre du groupe "Minorités ethniques et mouvements migratoires dans l'Europe latine" laissent prévoir une ample moisson. Sur la religion des migrants, le gros ouvrage d'Abel CHATELAIN, Les migrants temporaires en France de 1800 à 1914, P.U. Lille, 1976, t.I, chapitre IV, "Les conséquences morales et religieuses "apporte quelques éléments, mais ils concernent les seules migrations intérieures.

(5) Danièle GUY, Contribution à une étude sociologique sur la sédentarisation des nomades en France : les Tziganes en Languedoc, Provence et Côte d'Azur, thèse de 3e cycle, Montpellier, 1969, 211 p. + annexes. Sur le caractère précoce de l'immigration à Marseille, M. VOVELLE, Gavots et italiens : les Alpes et leur bordure dans la population marseillaise au XVIIIe siècle in Provence historique, 1977, 108, p.137 sq.

(6) Si l'on met à part les quelques milliers de réfugiés des guerres carlistes qui se sont établis en France, cf. E. TEMIME, Evolution et problèmes d'intégration d'une minorité étrangère. Les Espagnols dans le sud-est de la France de 1861 à 1936, étude spécifique du cas marseillais in Ethnologie française, 1977, VII-3, p.245-254.

(7) Sur l'immigration italienne, A. Marie FAIDUTTI-RUDQLPH, L'immigration italienne dans le Sud-est de la France. Etude géographique, Gap, 1964, 2 vol., 400 et 230 p. Sur les Espagnols en Languedoc-Roussillon, E. de PRADO, L'évolution de la population espagnole en Languedoc in Revue de l'économie méridionale, n° 59, 1967, p.1-4. Ainsi, en 1876, dans les mines de Graissessac, les Piémontais -une centaine- constituent 17 % de la main-d'oeuvre (A.D. Hérault, 4 M 216). Mais en 1931 les 2531 étrangers du Bassin minier (30 % de la population) sont en majorité des Espagnols.

(8) L'enquête de Guy HERMET, Les Espagnols en France, Paris, 1967, 328 p., donne des proportions nettement plus fortes : 28 % pour la messe du dimanche. Mais, d'une part, il s'agit de messalisants ; d'autre part ce sont les intéressés qui ont eux mêmes répondu. Enfin 100 immigrés seulement ont été interrogés.

(9) F. CHARPIN, Pratique religieuse et formation d'une grande ville : le geste du baptême et sa signification en sociologie religieuse (Marseille 1806-1958), Paris, 1964, 332 p. et Le diocèse de Marseille, sous la direction de J.R. Palanque, Paris, 1967, 337p.

(10) Annales des Frères Maristes, Maison de Sète, 1er avril 1889.

(11) C'est du moins la conclusion que nous tirons de 115 références trouvées dans les Visites pastorales des évêques de Montpellier de 1920 à 1950. Cf. G. CHOLVY, Déracinement et vie religieuse : l'immigration espagnole dans le département de l'Hérault au XXe siècle. XLIIe Congrès de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon (Perpignan, 1969), Montpellier, 1970, p. 95-113.

(12) Cit.supra note 9.

(13) Cité par S. BONNET, L'honte du fer, Metz, 1975, p.122.

(14) F. BQULAFJ), cit.supra note 3.

(15) R. DUOCASTELLA, Géographie de la pratique religieuse en Espagne in Social Compass, XII-4-5, 1965, p.253 sq. Andalousie ; 15 S 20 % de messes ; Malaga 28 S 5 ; diocèse de Valence 30 à 8, la ville 27 à 1 ; Barcelone 15 %. Cf. M. LIZ-CANO, La Sociologia de las religiones en Espana in Revista de Estudios políticos, n° 90, 1956 (importante bibliographie). Octavio FULLAT posait en 1966 la question Espana es catolica ? in Ecclesia vita, Bilbao, n° 4, 1966, p.55-67 : "La catolicidad absoluta de Espana, en la actualidad es mitica, es decir, es una superestructura mental qtis se le ha forjado â leque determinados grupos se refieren para sus intereses y su tranquilidad de conciencia". Il semble d'ailleurs que les années 1950 correspondent à une remontée relative par rapport à l'avant-guerre.

F. DEL VALLE, dans La Corona de espinas de Madrid (Razon y fé, fèv.1949), note une remontée de la pratique dominicale dans la banlieue : 1939, 6 % ; 1943, 14 % ; 1946, 19% Un jésuite, F. PEIRO, affirme en 1933 que "les masses travailleuses en leur grande majorité ne sont plus catholiques". Dans les diocèses de Cuenca, Tolède et Madrid, assez nombreuses sont les localités où la proportion des pascalisans ne dépasse pas 5 %. Dans le centre et le midi il existe "une nuée de paroisses" comptant moins de 10 % de pratiquants réguliers (El apostolado seglar, Séville,1933). Missionnaire pendant 35 ans, R. Sarabia fait part de son expérience. Selon lui, dans les grands centres urbains, 7 à 10 % des hommes font leurs pâques. Le cardinal Sancha, au début du siècle, fit faire pour Madrid une "statistique rigoureuse" qui donna 4 % de pascalisans. Il y a bien des localités de 10.000 habitants et plus où l'on ne trouve aucun homme à Pâques. Partant d'une moyenne nationale de 20 % de messalisants et de 15 % de pascalisans (hommes) l'auteur écrit que sous l'effet du tempérament, du climat, du passé historique, les régions méridionales sont dans "une ignorance bien plus grande, et la pratique y est beaucoup plus faible".

(16) Cf. S. BURGALASSI, La sociologia del cattolismo in Italia in Lettera di sociologia religiosa, déc. 1965 et Religiosita e mutamento sociale in Italia, ibid, avril 1966. Pratique dominicale de quelques diocèses : Livourne 22 %, Florence 25, Pise 28, Bologne 30 (la ville 24), Ancône 26, Volterra 21. Eclairante est la statistique des mariages civils en 1960-61 : moyenne nationale 3 %, mais 23,5 % pour l'Emilie-Romagne, 4 % en Campanie, 3,5 en Calabre, 2,7 en Ligu-rie. Cf. thèse en cours de J.P. VIALLET, L'anticlérisme dans l'Italie giolittienne. Autre indicateur, la répartition des groupes anarchistes en 1897-98 : 2 en Vénétie,

4 en Lombardie, 7 en Piémont, 2 à Naples, mais 13 en Sicile, 30 en Toscane, et 64 en Emilie-Romagne. (E. SANTARELLA, L'anarchisme en Italie in Le Mouvement Social, n° 83, avril-juin 1973).

(17) Hérault : une enquête portant sur 1111 notifications de "mariages (1930-1948) donne les proportions suivantes : Murcie, 34 % des immigrés" Levant 17, Catalogne 28, Andalousie 7, soit 86 % pour l'ensemble méridional et oriental.

Depuis 1953 la part des régions méridionales s'est encore accentuée. L'implantation des Italiens est plus complexe. Si, dans le Gers, ce sont surtout des Vénétiens et Frioulans qui sont venus (1920-1930), en Provence les apports successifs ont été très divers. Une statistique portant sur 6380 dossiers de naturalisation entre 1871 et 1914 donne 30 % de Campaniens, 25 % de Piémontais, 16,6 de Ligures, 12,2 du Latium, 6,8 de Toscans (A.M. Faidutti-Rudolph, op. cit) A Sète, les Campaniens précèdent les Calabrais, le Latium et les Siciliens (P. CARRIERE et R. FERRAS, Origine géographique des Italiens à Sète in Bull.Soc.Langu. de Géographie, janv. 1966).

(18) Diocèses espagnols : Caceres 44,3 ; Santander 48,4 ; Bilbao 55,8 (Ghernica 8, 6) ; Ciudad Rodrigo 55 % Diocèses italiens : Turin 42 % ; Lodi 62 % ; Vérone 55 % (pascalisants). Villes italiennes : Trévise 85 % ; Bergame 63 ; Vérone 45 ; Varèse 57 ; Lodi 55 ; Padoue 54 ; Turin 33 ; Milan 20.

(19) En Italie, pratique dominicale urbaine : Carrare 21 % ; Piombino 10 X. Cf. P.NEGRE-RIGOL, Les attitudes religieuses et l'intégration urbaine d'un quartier de Barcelone, thèse Sorbonne, 1966. Sur les 20.000 habitants de la paroisse du Sacré Coeur 90 % sont des ouvriers, en majorité Valenciens, Aragonais, Murciens, et, plus récemment, Andalous. Le taux de messes est à peine supérieur à 10 %, celui des hommes adultes de 5 % (2,9 % pour les Valenciens). De même pour F. DEL VALLE, Sombras de une gran ciudad, Barcelona 1949 in Razon y fé, 1950, p.139, la proportion des messes des paroisses ouvrières varie entre 5 et 10 %. R. Duocastella (Los suburbios, Barcelone, 1957) indique que dans certains quartiers de Montjuich ou Verdím la pratique pascale des hommes oscille entre 0,3 et 0,7 %. Les contrastes selon la région d'origine sont bien mis en valeur dans l'étude du même auteur Mataro, 1955, Estudio de sociologia religiosa. Sobre una ciudad industrial espanola, Barcelone, 1961, 390 p. Voici les taux nets de messes de 7 ans et plus : Autochtones 27,7 % ; Castille-Léon 27 ; Galice-Asturies 43 ; Pays Basque 42,2 ; Navarre 24,3 ; Catalogne 23,9 ; Aragon 18,6 ; Extrema-dure 17,4 ; Valence 13,9 ; Andalousie 11,5 ; Murcie 10.

(F. DEL VALLE, Hemos perdido la clase obrera en Espana ? in Razon y fé, 1952, p.484 sq et 597 sq.).

L'enquête de Guy Hermet confirme l'influence de la région d'origine sur l'assistance à la messe :

	Sud	Nord Atlantique et Castille	Pyrénées méditer.
Jamais	31 %	12 %	53 %
Rarement	38 %	49 %	34 %
Chaque dimanche	31 %	39 %	13 %

(20) M. HALBWACHS, Morphologie sociale, Paris, 1946, p.208.

(21) Dans l'excellent reportage conduit par Jean ANGLADE, La vie quotidienne des immigrés en France de 1919 à nos jours, Paris, Hachette, 1976, p.48.

(22) Cf. G- MAUCO, cit. La proportion d'illettrés est la plus forte en Corse (38 %), suivie par les Pyrénées Orientales (33), l'Aude (32), l'Hérault (32).

Dans le premier cas, elle concerne les Italiens, dans les autres cas les Espagnols, tous étant dans leur immense majorité des ouvriers agricoles. En 1912, dans l'Hérault, 49,2 % des hommes de quinze ans et plus, 77,6 % des femmes sont illettrés.

(23) Maxime SERRE, Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui. Note sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var in Revue de Géographie Alpine, t 40, 1952, p.643-667.

(24) J.C. BONNET, La vie religieuse des catholiques polonais du Bassin stéphanois dans l'Entre-deux-guerres in Bull, du Centre d'histoire régionale. Université de Saint-Étienne, 1977-1, p.15-39.

(25) En 1930" entre Nice et Marseille, les étrangers constituent 75 % de la main d'œuvre des mines et du bâtiment, 72 % dans les carrières, 65 1 dans les usines à gaz, 62 % des manœuvres et dockers, 50 % des domestiques et employés d'hôtels ou de cafés. Le rôle des Italiens dans les mines a été précoce. Leur présence fait problème en 1848.

Elle s'accroît dans la seconde moitié du siècle : en 1888, au Luc (Var, bauxite) on en compte 298.

En 1927, les étrangers dans les mines de charbon se repartissent comme suit :

Bouches du Rhône	2076 dont	1182 Italiens		
Gard	700 dont	965 Italiens,	1290 Espagnols,	930 Polonais
Hérault	741		608 "	
Tarn	823		691 "	950 "
Aveyron	3650		1614 "	1200

A cette époque, comme l'écrit A.M. Faidutti, "dans toute la France, les maçons italiens remplacent les anciens saisonniers limousins et creusois".

(26) En 1926 les étrangers de plus de 13 ans dans la population agricole sont au nombre de 19.916 (presque tous italiens) dans les Alpes-Maritimes, 18.935 dans l'Hérault (presque tous espagnols), 17.356 dans l'Aude (espagnols), 15.618 dans le Var (italiens), 13.366 dans les Pyrénées Orientales (espagnols), 7395 dans les Bouches-du-Rhône (surtout italiens), 7300 en Haute-Garonne (4892 italiens, 2087 espagnols), 4224 dans le Gard (italiens plus nombreux), 3036 dans le Vaucluse, 1841 en Corse (italiens). A noter le rôle important des bûcherons italiens bergamasques" toscans et parmesans. Pierre GEORGES a pu parler "d'adaptation parfaite à la vie rurale des pays du bas-Rhône" (Le Bas-Rhône, 1935).

(27) Cf. G. CHOLVY, Géographie religieuse de l'Hérault contemporain, F.U.F., 1968" p.343.

(28) Nombreuses références dans la thèse de 3e cycle de René BIANCO, Le mouvement anarchiste à Marseille et dans les Bouches-du-Rhône 1880-1914, Aix, 2 vol, 452 + 80 p. Entre

1892 et 1894, sur 147 militants recensés, on compte 38 Italiens, 1 Espagnol. En 1912, les Espagnols sont organisés et publient *Brisas Libertarias*. En 1894 la police recense un nombre assez considérable d'anarchistes par département : Alpes-Maritimes 111, Bouches-du-Rhône 312, Var 33, Drôme 149, Vaucluse 71, Hérault 30, Aude 84. Sur les immigrés carlistes, un témoignage littéraire dans Ferdinand FABRE "Ma vocation : vers 1840-42 le berger Alonzo Vargas, un Espagnol de l'armée de Cabrera, égrène un rosaire en surveillant son troupeau. En 1833 à Rodez tous les réfugiés participent à la procession de la Fête Dieu. (F. de BARRAU, *Galerie des préfets de l'Aveyron*, t 2. Cf. également E. RICHARD-JALABERT, *Les réfugiés carlistes à Marseille sous la Monarchie de Juillet in Provence historique*, t 24, 1974, p.161-174).

(29) Jean ANGLADE, *La vie quotidienne des immigrés op.cit.*, fait dire à Luis Miranda, républicain espagnol entré en France en 1939 : "tout le monde n'était pas communiste ou anarchiste, contrairement à l'opinion des gendarmes, je me souviens d'un groupe qui priait à haute voix, demandant la protection du ciel sur l'Espagne" (p.72). L'enquête de Guy Hermet donne pour l'assistance aux cérémonies religieuses des immigrés politiques : jamais 91 %, rarement 9 %. Le contraste est absolu avec le comportement des immigrations économiques et personnelles.

(30) *Migrations et pastorales*, éd.Fleurus" 1963, p.94.

(31) Congrès d'Aurillac, 18-20 octobre 1908.

(32) "L'essence du catholicisme méridional, c'est de prendre l'homme par la pompe, le ravissement des yeux" *Notes sur la Province*, Paris, 1863-65).  
Réaction d'un bourgeois né et formé dans une autre aire culturelle.

(33) *Statistique agricole de la France*, annexe à l'enquête de 1929, 1937.

(34) *Les étrangers en France*, op.cit. p.337.

(35) Hérault - 1962. Co-variation des messes selon la microrégion

	Français	Etrangers
Diocèse (moyenne)	19 %	6,8 %
Sub-Cévennique (Ganges)	35	20
Lodévois-Larzac rural	37	18
Garrigues	34	12
Montpellier (ville)	20,7	11
Saumail-Espinouze	30	8
Lodève (ville)	21	7,8
Vallées Jaur-Orb	21	7,5
Vallée de l'Hérault	26	6,6
Minervois	20	6
Béziers (ville)	16,5	5,5
Sète (ville)	15,5	5,5
Biterrois	21	5
Plaine littorale	18	4
Agathois	14,5	3

Hérault - 1962. Co-variation des messes selon l'activité socio-professionnelle

		Français	Etrangers
<b>Hommes</b>	Propriétaires-exploitants	21,2	2,6
	Cadres	17,2	4,4
	Employés	11,7	3,4
	Artisans-commerçants	14,3	2,6
	Salariés agricoles	8,2	1,1
	Ouvriers	3,6	1,3
<b>Femmes</b>	Commerçantes	22,3	6,8
	Personnel de service	22,3	17
	Salariées agricoles	23,8	13,6

(36) Vailhauquès, 1965. Le curé énumère les raisons de la moindre pratique des foyers immigrés espagnols : 1) le travail du dimanche ; 2) l'éloignement du lieu de culte (il y a sept à huit "campagnes" isolées) ; 3) le fait de n'avoir pas d'enfants scolarisés : facteur qui paraît essentiel, l'intégration se faisant par les enfants ; 4) l'absence de préoccupations religieuses liée aux soucis matériels.

(37) M. SERRE, op.cit. supra note 23. Cette question du catéchisme est de loin celle qui préoccupe le plus les prêtres : 68 allusions dans les rapports de visites pastorales (sur 115) dans l'Hérault, contre 3 pour le baptême, 5 pour le mariage, 12 pour le denier du culte.

(38) Dans les Pyrénées Orientales en 1964 l'enquête a permis d'aller au-delà de la pratique régulière (quasi nulle pour les adultes espagnols ; 0,5 % pour les hommes ; 4,3 pour les femmes). Elle a groupé les pratiquants réguliers et occasionnels (grandes fêtes) ainsi que les "sympathisants", ce qui donne 36 % pour les hommes, 44 % pour les femmes. Seraient "indifférents" 60 et 51 %, les autres "a-religieux" (Diocèse de Perpignan, Enquête de sociologie religieuse, janvier 1966, 3 fascicules photocopiés).

(39) Des Italiens, les Santi Belli, aussi peu recommandables que les ermites dans le Monts d'Orb entre 1840 et 1850. "Croyez-moi, M. le Curé, dit Simonet, ces ermites et ces Santi Belli, c'est du mauvais monde. Ne vous y fiez pas trop" (F. FABRE, Mon oncle Célestin, p.71), C'est auprès de l'un d'eux que le futur père Marie-Antoine -le missionnaire capucin de Toulouse le plus célèbre dans le Midi languedocien dans la seconde moitié du XIXe siècle-acquiert une statuette de saint-Antoine de Padoue, dont il contribua ensuite à populariser le culte. Bagni-di-Lucca est le pays d'origine des "figurinai", fabricants et colporteurs de "statuettes faites au logis durant l'hiver" (A.M. FAIDUTTI-RUDOLPH, op.cit., p.62).

(40) M. ESCARGUEL, Sète 1950, Paris, INSEE, 1952 à propos des pêcheurs.

(41) Cf. le registre de la paroisse de l'Ile à Martigues : érection, après souscription, de deux statues des saints en décembre 1898 ; les Italiens de Sète ont une grande dévotion envers eux (1923) etc.



(42) Au pied de sa statue dans l'église de Biver, au cœur des houillères de Gardanne, se trouve une prière rédigée en italien.

(43) Montpellier, 1954, Archives diocésaines.

(44) Avec les restes de cire des cierges qui ont brûlé dans la crypte, les femmes confectionnent une pommade très prisée pour les blessures. Sur les rites d'entrée, le mariage gitan, le culte rendu aux morts, cf. Danièle GUY, op.cit. supra note 5.

(45) En 1958 est créé un journal pour les Gitans, Le chemin qui mène à la vie Cf. D. GUY, op.cit. et H.Ch. CHERY, L'offensive des sectes, Paris, 3e édition, 1959, 520 p.

(46) Ceci malgré des tentatives très précoces d'évangélisation. En 1854, le Consistoire de Marseille recrute un évangéliste italoophone qui devra s'adresser aux travailleurs italiens. En 1866, l'Union des Eglises Evangéliques a un diacre, espagnol d'origine, chargé des Espagnols. Cf. A. ENCREVE, L'évangélisation protestante dans la région marseillaise au milieu du XIXe siècle en Cinq siècles de protestantisme à Marseille et en Provence. Marseille, Nice ont eu de grosses colonies de Vaudois à la fin du XIXe siècle ; c'est parmi eux que les familles protestantes recrutaient une partie de leurs domestiques.

(47) S. BONNET, Prières secrètes des Français d'aujourd'hui, Paris, 1976, p.213.

(48) Prière qui peut être familiale et se faire à genoux (familles portugaises, Montpellier, 1979).

(49) A propos des mineurs étrangers de Cransac (Aveyron) en 1926 : "Au fond, sous un vernis très superficiel d'athéisme, les mineurs croyaient profondément en Dieu. Jamais, me disait l'un d'eux, militant communiste notoire, je ne suis descendu dans la fosse sans invoquer la Bonne Mère" (H. BOUSQUET, Ce siècle qui m'a vu naître, Rodez, 1975).

(50) Entre 1887 et 1966, nous avons compte dans l'Hérault, 24 prêtres du clergé diocésains ou religieux nés en Espagne ou de parents espagnols. Quinze de ces vocations se situent dans les 20 dernières années. L'indice pour 10.000 habitants ne dépasse cependant pas 2,8 quand la moyenne diocésaine est de 4,7- Pas de chiffres pour les vocations féminines au demeurant beaucoup plus nombreuses.

(51) A Béziers, en 1933, la première section compte deux immigrés sur cinq membres. Jociste, de Béziers et fils d'immigré, Antoine Novalès est arrêté à l'usine Foga et déporté à Dachau en 1944. En 1936 à Decazeville le président de la section J.O.C. est espagnol. Lors du Congrès régional du mouvement 3 Toulouse en 1942, c'est un ancien ouvrier, l'abbé Martinez, qui célèbre la messe.

Paco Huydrobo, fils d'immigré, est mineur de fond à Camplong (Bassin de Graissessac) durant 6 ans. Il milite au P.CF. Lorsqu'il découvre la J.O.C. en 1942 (la section a démarré avec un Italien et un Espagnol). Il deviendra prêtre ouvrier.

(52) Guy HERMET, op.cit. supra note 8.

(53) Bernard GRANOTIER, Les travailleurs immigrés en France, Paris, 1970, 280p.

(54) La France se regarde, Paris, 1930, p.134.

(55) Les étrangers en France, op.cit. p.315.

(56) Lucien SATRUT, Les étrangers dans l'Hérault au XIXe siècle, Mémoire de maîtrise, Montpellier, 1969.

(57) A propos des émigrés italiens vers 1914, Maxime SERRE, op.cit. supra note 23.

(58) En Corse au début du siècle : "les conflits sont beaucoup moins fréquents entre les ouvriers corses et les ouvriers italiens qu'ils ne le sont sur le continent" en raison de l'extrême pénurie de main d'oeuvre (La Réforme sociale, 1er déc.1903). Mais, si l'assimilation est rapide, l'épithète "Lucchese" reste péjoratif (cf. J. RENUCCI, Corse traditionnelle et Corse nouvelle, la géographie d'une île thèse Lyon II, Lille, 1975, 454 p.

(59) L'accueil de ces migrants devient en effet une affaire de partis. Ce qui fut vrai pour les "Rouges" d'Espagne, l'a été aussi pour les Carlistes au XIXe siècle. En 1840 on en compte 30.000 en France, 2000 dans l'Hérault, plusieurs milliers dans les Pyrénées Orientales. Le préfet orléaniste de l'Hérault blâme en 1845 "la charité aveugle" ou "peut être malveillante" que pratiquent des 18 comités de dames et "la sympathie qu'une certaine classe de la société leur témoigne". En décembre 1845 un sermon suivi d'une quête aurait rapporté plus de 3000 F. Il s'agit évidemment des légitimistes. Pour ce fonctionnaire "il est indispensable de prendre des mesures contre ces fainéants étrangers attirés par les secours qu'on leur distribue". Il leur attribue la multiplication des crimes dans l'arrondissement de Montpellier "infesté de bandits espagnols" (A.D. Hérault, 44 M 8).

(60) Cf. Alain. GIRARD et J. STOETGEL, Français et immigrés, Paris, 2 vol 1953 et 1954. Enquête de novembre 1547 dans 13 départements du sud-ouest (jusqu'à l'Hérault) : 57 % des interrogés ne sont pas favorables à l'installation en France d'un certain nombre d'étrangers", 33 % oui. En 1951, une enquête sur les mariages mixtes donne 47 % d'opinions défavorables contre 15 % de favorables. Ces résultats témoignent bien de l'évolution très lente des mentalités en la matière.

(61) Il y a des mouvements contre les mineurs italiens à Graissessac, la Grand' Combe, la Mure. Lors de l'enquête cantonale dans le monde du travail (1848) à Sète, un délégué marin s'élève contre le recrutement de marins étrangers, catalans ou génois en trop grand nombre. Mais "l'étranger" c'est aussi, à cette époque, le "gavach".

(62) Sur l'évolution du mouvement ouvrier dans la région de Marseille, cf. Pierre MILZA, L'intégration des Italiens dans le mouvement ouvrier français à la fin du XIX siècle : le cas de la région marseillaise in Relations internationales, 1977-12, p.351-379. "Ces étrangers réduisent un grand nombre d'ouvriers français au chômage. Ils provoquent dans les grands centres de production une concurrence des salaires et des bras qui aboutit à des grèves désastreuses pour les Français", (Semaine religieuse de Montpellier, 25 mai 1889). Dans "les grands centres de production" (cf, rapport du Commissaire de police de Sérignan (Hérault) en sept. 1886) beaucoup de propriétaires préfèrent pour les vendanges occuper des Italiens à causa 02 leur obéissance passive et du prix de leur journée qui est toujours un peu plus faible" (A.D. Hérault, 39 M 283). Il convient de noter que dans les mines l'agitation, contre la main d'oeuvre étrangère semble endémique. Ainsi à Graissessac en 1867 -, violent incident entre mineurs autochtones et espagnols ; en 1873, affiches menaçant les mineurs piémontais.

(63) Pour Marseille, P. Milza considère comme un facteur déterminant, l'arrivée au printemps 1898 de réfugiés politiques de l'extrême gauche italienne. Ils multiplient les efforts

pour convertir leurs compatriotes ouvriers aux idées internationalistes, les invitant à entrer en masse dans les syndicats français.

En juillet 1898, dans l'Étincelle journal socialiste agathois, un membre du P.O.F. demandait aux ouvriers français d'être solidaires Augé-Laribé décèle l'influence probable des anarchistes espagnols" dans le mouvement de syndicalisation des ouvriers agricoles du Languedoc. Il convient cependant de noter, comme le marque Ph. Gratton, que les syndicats ont parfois lutté contre la concurrence étrangers : ainsi lors des grèves de 1904 dans le Minervois. De plus en plus toutefois, jusqu'en 1914 et au lendemain de la guerre, les travailleurs étrangers furent associés aux grèves : ainsi en mars 1921 S Cuxac d'Aude (800 grévistes dont 300 Espagnols) ; en avril de la même année à Lunel (4000 grévistes) (Ph. Gratteu, Les luttes de classes, Paris, 1971, 482 p.)

Mais on ne saurait généraliser. Un rapport de police de Marseille en 1911 signale que "les Espagnols sont plus que les Français et les Italiens réfractaires à l'adhésion aux syndicats" (E. TEMIME, op.cit. supra note 6).

(64) Des références précises dans l'article de P, KILZA, op.cit. supra. En 1899, les socialistes italiens de Marseille fondent le journal Emigrato pour atteindre les immigrés du sud-est. Cf. R. BIANCO, Le mouvement anarchiste... op.cit.

Faut-il tenir pour négligeable l'action de militants anticléricaux n'ayant d'influence que sur une minorité ? En 1886 à Sète les missionnaires Oblats font état "des grands ravages" qu'exercent "même parmi les femmes" les "sociétés secrètes" "dans cette ville cosmopolite où l'élément italien fourmille". En 1888 est publié dans cette même ville le journal El Pabellon Espanol, periódico, republicano anticlérical y fracmasonico.

(65) Avant 1913, les Espagnols établis à Béziers avaient de grandes difficultés à se marier. La mairie refusait l'extrait de baptême, pièce pourtant officielle en Espagne et exigeait un extrait de naissance souvent impossible à obtenir étant donné l'institution récente de l'Etat-civil. Elle refusait de même les pièces attestant que le consentement avait été donné devant le curé, pourtant notaire de l'Etat-civil en Espagne. Les retards et les frais (100 F parfois) décourageant le mariage, beaucoup d'immigrés vivaient donc en concubinage. La question ne fut réglée qu'en 1916 sur intervention de l'abbé Tomas, aumônier de la colonie depuis 1913, qui régularisa 127 unions en quelques mois (rapport manuscrit du 7 juillet 1916, Archives diocésaines, Montpellier.)

Proportion des enfants étrangers scolarisés par les écoles privées en 1925 : Alpes-Maritimes 20 % ; Var 2,2 ; Bouches-du-Rhône 9,9 ; Gard 22,9 (rôle des écoles créées par les Compagnies minières) ; Hérault 11 % ; Aude 4,5 ; Pyrénées Orientales 1,1 ; Aveyron 26,6.

(66) En 1926 il existe une centaine de centurions de communistes italiens en France : 38 dans les Alpes-Maritimes, 24 dans les Bouches-du-Rhône (G. MAUCO, op.cit.). En 1946 à Graissessac une mission pour les Espagnols, bien commencée par une réunion dans un cinéma doit être interrompue devant les menaces. A l'église, le prédicateur ne retrouve plus que quatre ou cinq femmes.

A Camplong la même année, les seuls enfants non baptisés sont les fils d'un Italien "communiste acharné, très anticlérical". D'une façon générale, c'est par les mères que baptême et catéchisme se font. La plupart des familles tiennent à la communion solennelle.

(67) Ces expressions sont authentiques.

(68) Les étrangers à Paris, op.cit. p.337. En 1931, dans la Loire on compte un aumônier pour 3500 Polonais, un pour 12.500 Italiens. Cf. J.Ch. BONNET, op.cit. supra note 24.

(69) La première référence dont nous disposons consiste en une lettre de Mgr Lavigerie, alors archevêque d'Alger, à la reine d'Espagne le 10 février 1868. Il expose les besoins religieux des Espagnols d'Algérie qui n'ont aucun prêtre de leur nation et sont d'autre part menacés par la propagande protestante. Lavigerie demande l'envoi de prêtres, la fondation d'écoles, d'hospices et d'hôpitaux et la construction d'églises (A.N. F 196177, dossier de Mgr de Las Cases, évêque de Constantine).

(70) Ainsi dès 1858 à Sète le curé doyen de Saint-Louis, Henri Gaffino" qui parlait "l'italien comme le français" s'occupa de réunir la colonie italienne. Il provoqua dans ce sens l'achat de l'ancienne chapelle des Pénitents (1864).

Cf. Souvenir d'une belle vie sacerdotale, l'abbé Gaffino, Montpellier, 1899, p.35.

(71) Ainsi en 1924, Giulio Zaneti, un Vénitien, raconte 'comment à Montpellier, il s'était aggloméré à un groupe de Piémontais, tous originaires du même village, qui s'en allait vers le Gers, curé en tête, en chantant des cantiques et des airs de leur pays" (J. ANGLADE, La vie quotidienne...op.cit. supra note 21, p.50).

(72) C'est sous patronage qu'est publié à Béziers à partir de 1926 le mensuel El Amigo Espanol. Il ne dépassa pas le n°7. Elle publie entre 1917 et 1928, Nuestra emigracion puis El hogar patrio. En 1910, l'évêque Crémone Bonomelli avait fondé l'Opera d'assistenza agli Italiani emigrati in Europa e nel Levante. En 1926, l'Opéra a un organe dans le Var, l'Italiano nel Var, redite par un prêtre attaché à" la paroisse Saint-Joseph de Toulon, l'abbé Brondolo. En fait rares étaient les aumôniers italiens (cf. A. DUPRONT, Les immigrés et le catholicisme in Annales de la Jeunesse catholique, 25 avril 1926.

(73) De retour en Espagne, il rédigea un mémoire au roi sur la situation des immigrés. Il souhaitait la création de "casas" de mission, et l'envoi de missionnaires et déplorait les dangers religieux sociaux et patriotiques de l'immigration.

(74) Ainsi à Albi celles de l'abbé Suc, "le curé espagnol", dans les années 1930. Des foyers sont créés pour les Espagnols à Bordeaux et Marseille.

(75) Dans les diocèses des missions sont données : 26 à Montpellier de 1933 à 1935.

(76) Le 1er août 1952, premier acte général de l'Eglise catholique en faveur des migrants. Il la confia à un prêtre né en Espagne mais élevé dans la région. Un foyer fut ouvert à Béziers en 1949, un bulletin, Nuestro Hogar, créé en 1954, dont Guy Hermet affirme que, tire à 4500 exemplaires et réparti dans 7 départements (1966), il est le seul à être diffusé de façon notable (Guy HERMET, op.

cit. p.97). Cf. également Blas GIMENEZ, L'aumônerie des Espagnols du diocèse de Montpellier in France-Migrations, 31 janvier 1964, p.20-25. Un groupe artistique "Pablo Cagals" fut fondé en 1950.

(77) Mgr Duperray meurt en 1957. Dans son délire il eut une pensée pour les immigrés et, selon un témoignage digne de foi, se serait écrié : "France, pourquoi les as-tu fait tant souffrir !"

(78) Cf. supra note 50. Il s'agit d'Antoine Novalès.

(79) De nombreux chrétiens sont engagés dans les centres d'alphabétisation.

(80) Un exemple : en Biterrois en 1907-11 dans la moitié des paroisses, la pratique pascale des hommes et jeunes gens est inférieure à 2 %.

(81) L'influence de la région d'origine a été révélée de façon précise par les enquêtes de pratique dominicale, non seulement pour les "étrangers" mais aussi pour les Français ayant quitté leur terroir. Ainsi en 1962 dans l'Hérault pour 21,2 X de messes pour les natifs du département, on obtient des taux notablement inférieurs pour les originaires des diocèses "indifférents à traditions chrétiennes" -Marseille Aix 14.4. Carcassonne 13.2, Pamiers 13.1. Perpignan 12,8- et sensiblement supérieurs pour les originaires des "chrétientés" du Massif Central -Rodez 24,3, le Puy 24,3, Mende 23,5. On perçoit là l'écho affaibli des attitudes collectives originelles.

(82) Enquête en Biterrois.